

Patrick Caffarel

Sur la route de Ten Sleep

Un berger des Alpes au Far West

« Our greatest treasure is our family, not only the warm circle around the Christmas tree, but all those whose lives gave us life, and those whose will carry our love into the future. » Anonymous.

« Notre plus grand trésor c'est notre famille, pas seulement celle réunie autour de l'arbre de Noël, mais tous ceux par qui la vie nous a été donnée, et ceux qui transmettront notre amour dans les temps futurs. » Anonyme.

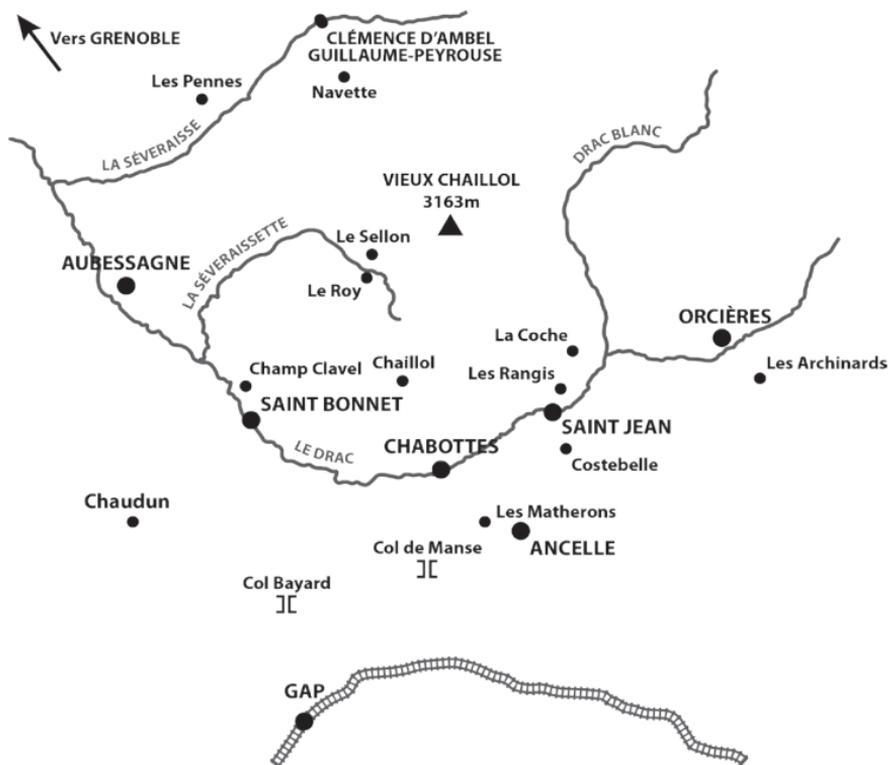
Quitter sa famille, ses attaches, ses racines et partir un beau matin vers l'inconnu pour soulager les conditions matérielles, souvent misérables de ceux qui restent au pays, innombrables sont ceux qui ont dû affronter cette cruelle réalité et endurer ainsi de profonds bouleversements dans leur vie. Être migrant : émigré ou immigrant, peu importe, c'est une loi immuable, inhérente à l'humanité, elle concerne la même personne, tout dépend du côté de la frontière où l'on veut bien se placer.

Émigration poussée par la misère, mais qui demande une sacrée dose de courage et de force de caractère pour passer à l'acte. Parmi les hommes et les femmes qui se sont exilés durant un siècle des Alpes vers l'Amérique du Nord, aux profils si dissemblables, il devenait nécessaire, à mon sens, d'en découvrir les motivations profondes, de décrypter leurs parcours et les arcanes de leurs nouvelles existences. Aussi, cet écrit n'a d'autre prétention que d'apporter un témoignage réaliste sur les vies vagabondes de ceux qui par milliers ont quitté leurs hautes vallées à la recherche d'une destinée plus clémente outre-Atlantique.

Le récit des deux expériences américaines de Pete Caffarell, retracé ici avec une approche sans complaisance, s'inspire fidèlement des événements authentiques qu'il vécut. Le dernier séjour qu'il effectua au Wyoming à l'aube du vingtième siècle n'est qu'une simple illustration parmi la multitude de tribulations que connurent ses compatriotes haut-alpins durant plusieurs décennies, en parcourant avec leurs troupeaux de moutons les immenses territoires du continent nord-américain. Par le choix d'une vie âpre et dure s'exprime leur détermination farouche d'influer enfin sur le cours de leur existence au prix d'une abnégation totale, synonyme de rupture avec l'Ancien Monde et de nouveau départ.

Telles étaient les conditions d'errance de Pete et de ses frères de cœur, et près d'un siècle plus tard, force est de constater que dans une multitude de lieux de notre planète, rien n'a fondamentalement changé. Des contingents de pauvres hères continuent de s'exiler au jour le jour pour des raisons similaires, dans la plus grande des indifférences.

Patrick Caffarel



Région du Champsaur



Comté de Big Horn, Wyoming

Sournoises Bad Lands

La fin du mois de mars approchait. Le printemps, pour une fois depuis longtemps, était fidèle au calendrier et paraissait durablement s'installer. La nature s'éveillait lentement guidée par l'allongement notable des jours. Dans la partie septentrionale du Wyoming, comprise entre les Big Horn et Nowood Rivers, à quelques miles à l'est de Worland, un immense troupeau de moutons cheminait au milieu d'austères paysages, dénommés Bad Lands ou mauvaises terres par les gens de la région. Il ondulait le long des pentes orientées au sud, où l'herbe est plutôt rare à la fin de l'hiver. Malgré tout, les bêtes s'employaient avec ardeur à restaurer leurs réserves amoindries durant la saison froide. Contrairement à sa fâcheuse notoriété, le secteur invariablement aride ne manquait pas d'eau en cette période de l'année, ce qui permettait aux bergers au long de leur parcours de ménager l'allure de leur cheptel dans leur migration vers l'est. À l'évidence, la vallée de la Nowood semblait être leur destination, là même où des *deadlines*¹, simu-

1. limites de la mort, dont le franchissement peut être fatal.

lacs de frontières fictives interdisant l'accès aux ovins, venaient d'être instaurées d'autorité par les éleveurs de bovins du comté. Depuis le départ de leur transhumance, le long des rives de la Big Horn, où leurs animaux avaient hiverné en toute tranquillité sur des pâturages loués pour la circonstance, les patrons du troupeau avaient entrepris, dans la plus grande incertitude, une longue et éprouvante marche jonchée d'embûches. Au cours de leur avancée avant tout guidée par l'appétit de leurs bêtes, des rumeurs préoccupantes s'étaient amplifiées, faisant état de leur intrusion à venir sur les terres traditionnellement réservées aux cowboys. Plusieurs jours durant, des menaces verbales de plus en plus explicites s'étaient focalisées à l'encontre des moutonniers. Pire, des actions coercitives empruntées au passé étaient désormais ouvertement projetées contre eux. Pour leurs détracteurs les plus intransigeants, il n'était pas question de laisser s'instaurer de précédent en tolérant une nouvelle invasion ennemie sur le sol de leur contrée. Sur un territoire ouvert certes, mais de tout temps reconnu domaine privilégié, promis aux ranchers.

Dans ce pays que l'altitude rend naturellement rude, régi selon les valeurs traditionnelles de l'élevage bovin, la vision du berger itinérant marchant à côté de moutons dociles contrastait avec celle du fier cowboy perché sur son cheval, maîtrisant des animaux bien plus gros, et somme toute, plus dangereux. Cette vision partisane, ancrée dans bien des esprits, avait fini par créer un complexe de supériorité chez les cavaliers. Alors comment

pouvaient-ils accepter à nouveau aujourd'hui d'être importunés dans leur sphère d'influence par des intrus, même s'ils n'étaient qu'en simple transit, dont les déambulations se résumaient en définitive à la fonction de vulgaires accompagnateurs de têtes laineuses ?

Le troupeau fort de ses six mille têtes avançait patiemment. Cinq hommes en assuraient la conduite selon un rythme bien établi, nécessitant de disposer d'un lieu fiable pour établir leur campement pour la nuit.

Deux d'entre eux avaient vu le jour sur le sol américain, les trois autres originaires de la même région des Alpes avaient en immigrant connu des fortunes singulières et fort mouvementées dès l'instant où ils avaient accosté sur le nouveau continent. En dépit de leur appartenance ancestrale à des univers géographiques très éloignés les uns des autres, aux us et coutumes fort dissemblables, ils formaient depuis quelques mois déjà une équipe résolument soudée.

Le relief fortement accidenté des lieux ne leur facilitait pas la tâche. L'errance de leur bétail sur les contreforts de la montagne n'était qu'une simple apparence et répondait à un savoir-faire pastoral maîtrisé et assumé. Des éboulis instables, des passages rocheux abrupts, des ruisseaux trop encaissés, des ravines, des forêts d'arbustes de sauge devaient être évités et contournés. Un contrôle inné, propre à dominer les obstacles naturels et une perspicacité indispensable dans le choix des itinéraires à emprunter semblaient

les guider d'instinct pour déjouer les pièges que le relief dressait à l'envi devant eux.

La physionomie morne, lugubre du site constitué d'alternances de bandes de terres noires entrecoupées de profonds vallons rendait l'atmosphère des lieux plus sombre et pesante et ralentissait inconsciemment leur progression.

Paradoxalement, dans ces parages et peut-être pour peu de temps encore, ils se sentaient en sécurité sur le trajet qui devait les conduire à proximité de l'une de ces délimitations absurdes nées de l'imagination arbitraire de l'homme. Tôt ou tard, ils allaient pénétrer en territoire hostile, dans une sorte de réserve territoriale irrationnelle, ne reposant sur aucune base juridique, instituée par les éleveurs de la vallée de la Nowood. De fait, la majeure partie de la région s'étendant à l'ouest le long de la rivière Big Horn, de Big Trails au sud, jusqu'à Hyattville au nord et englobant à l'est une large portion des contreforts des hautes montagnes avait été décrétée par eux seuls, secteur à usage exclusif des bovins. Les cowboys ne retenaient dans leur jugement et ne fondaient leurs revendications que sur la seule antériorité de leur implantation dans cette zone montagneuse du Wyoming, à une époque où leurs bêtes régnaient en maître, parcourant les immenses prairies de l'ensemble du bassin. Et c'est précisément les chemins de cette contrée ainsi sanctuarisée que le grand troupeau s'apprêtait à fouler, le temps de son passage, non par bravade mais par simple exigence de bon sens. Dans l'esprit des gardiens

engagés dans la transhumance, il semblait évident de traverser ces lieux inhospitaliers en faisant pâturer leurs bêtes dans le domaine public, sur des zones appartenant et administrées par le gouvernement fédéral. Pour l'heure, il leur paraissait inimaginable de modifier leurs plans pour regagner le terminus de leur expédition à proximité de la Nowood River. Sauf à vouloir progresser à l'ubac², de longues journées supplémentaires, en arpentant des terrains plus escarpés et encore enneigés en abondance, après un hiver aussi rigoureux.

Les bergers durent s'employer quatre journées entières pour venir à bout de cet univers inhospitalier. Dans un premier temps, ils furent amenés à passer la nuit à Slick Creek, à la lisière ouest des mauvaises terres, puis à Sand Creek, cherchant en priorité pour chaque halte des points d'eau pour faire face aux besoins de leur imposant cheptel. Tous avaient présent à l'esprit qu'ils atteindraient, à un moment ou à un autre, un point de non-retour en progressant toujours plus en direction des Big Horn Mountains. C'est alors qu'en parfaite connaissance des dangers, les propriétaires de l'armada moutonnaire franchiraient fatalement le Rubicon. Au fur et à mesure de leur lente avancée rendue chaotique par la nature du terrain, les risques potentiels d'être confrontés aux ranchers leur semblaient, à tort ou à raison, perdre en intensité à chacune de leur halte. De la sorte, hommes et bêtes ne se rapprochaient-ils

2. versant d'une montagne exposé à l'ombre.

pas d'une vie plus sédentaire et sereine à la fois? Oasis qu'offriraient leurs fermes établies un peu à l'écart de la vallée, au pied des premières pentes de la majestueuse chaîne montagneuse.

Cependant, tous gardaient en mémoire qu'à Worland, trois jours plus tôt, un des guides du troupeau avait eu à en découdre au Batesville's Saloon avec plusieurs cowboys, ceux-ci prétendant qu'il s'employait avec malice à tout détruire sur son passage avec sa horde de bêtails.

Il était en effet unanimement admis que les vaches broyaient plantes, herbes, fleurs, tandis que les ovins avaient tendance à couper leur nourriture à la base, quitte à déraciner la végétation, ce qui retardait la repousse de plusieurs semaines, surtout en période sèche.

Au saloon, après les invectives habituelles, les *sons of bitches*, fils de p... , jurons traditionnels en pareille circonstance, les coups s'étaient mis à pleuvoir. L'homme s'était sorti du traquenard d'extrême justesse, fort d'une longue et patiente expérience acquise au cours de ses nombreuses campagnes de transhumance au contact des gens de l'Ouest, mais surtout avec de la chance face à des agresseurs passablement plus éméchés que lui. Durant les douze dernières années, en Californie puis au Wyoming, il avait à plusieurs reprises dû faire face à une agressivité souvent sans retenue envers les bergers. Au fil du temps, l'âge aidant, il s'en était accommodé se constituant une authentique carapace, à l'image de son visage buriné, à la peau tannée par le soleil et le froid.

Toutefois, cet incident récent n'avait rien de banal. Il était le révélateur de l'extrême tension qui s'était enracinée dans les consciences au fil du temps, engendrant ces derniers mois des excès de fièvre inquiétants parmi les habitants, bien au-delà des Bad Lands.



Par le passé, les cinq moutonniers avaient saisi comme une opportunité salutaire l'exercice de leur métier. D'abord contraints par la nécessité ou la pauvreté, puis par leur ralliement à cette âpre vie d'errance à laquelle ils étaient devenus peu à peu viscéralement attachés. À présent, tous embarqués dans la même galère, ce mode d'existence harassant et exigeant ne leur offrait que de rares divertissements. Ils étaient en permanence attelés à des tâches quotidiennes, incontournables, commandées par la vie du mouton, de l'agnelage jusqu'à la vente des bêtes. Ils participaient à deux campagnes de tontes annuelles, en avril et à l'automne, procédaient au marquage des bêtes et pratiquaient l'« empelissage »³ quand leurs charges de travail le leur permettaient. En effectuant des transhumances à la belle saison, ils assuraient une gestion saine des pâturages entourant leurs ranchs, gage de la survie de leur cheptel, palliant ainsi le manque d'herbe pour franchir le long hiver.

3. procédé destiné à faire téter une brebis par un agneau orphelin en le recouvrant de la peau de son agneau mort.

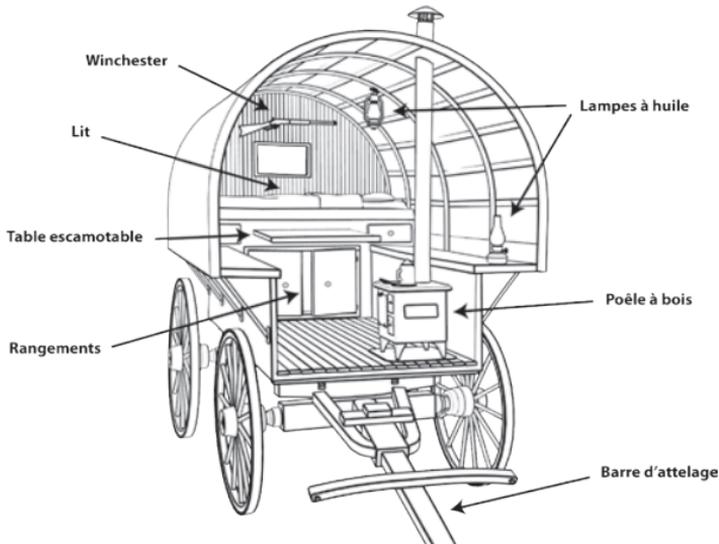
Ils subissaient plus qu'ils ne résistaient aux caprices excessifs du haut pays, qui rappelait à la plupart d'entre eux leurs origines paysannes lointaines, celles de leur enfance et de leur adolescence. Un aguerrissement spontané s'était au fil du temps enraciné en eux, comme si leur destinée était de rester là et d'y demeurer jusqu'à la fin de leurs vies. Malgré la rigueur du climat, ils faisaient front vaille que vaille, luttant contre le froid pendant de longs mois, présents au plus près de leurs bêtes, foulant la neige, faisant crânement face au blizzard venu du Montana voisin. Faire traverser les nombreuses rivières à leurs animaux n'était pas une sinécure. L'absence manifeste de points de passage des cours d'eau les obligeait à donner de leur personne. Au milieu des guets, chacun s'immergeait dans l'eau glacée, jusqu'à la poitrine, en tirant une brebis par les pattes de devant pour ouvrir le chemin à ses congénères et inciter le reste de la troupe à en faire de même. Ainsi, ils pouvaient rester plusieurs journées trempés jusqu'aux os. À passer des nuits entières debout sous leurs tentes, se maintenant avec persévérance arrimés à un pieu lors des périodes de pluies intenses, pour éviter le trop d'humidité du sol, en essayant tant bien que mal de prendre un sommeil réparateur. Se soigner était réservé aux gens fortunés dont ils ne feraient sans doute jamais partie. Pas question non plus de se laisser contaminer par les maladies et encore moins de se blesser. Et quelle opiniâtreté et quelle vigilance à exercer sans relâche pour faire face aux prédateurs

qui tournaient avec envie autour de leurs proies bêtantes et dont il fallait refréner les ardeurs la journée et plus encore la nuit!

Perdus, noyés au sein d'immenses espaces dépeuplés, le sentiment de solitude sournois qui les envahissait ne pouvait être qu'en partie dissipé sous l'effet de leur activité débordante ou par la seule compagnie rassurante de leurs camarades et de leurs chiens. Chacun à sa façon essayait de lutter contre cet enfermement obsédant, se raccrochant à des souvenirs ou des symboles apaisants, en pensant à son foyer, femme et enfants, à sa famille restée loin là-bas au pays natal, s'en remettant à des chimères ou encore à ses croyances religieuses.

Cette dernière décennie, des améliorations notables s'étaient introduites dans leur quotidien et avaient quelque peu adouci leurs difficiles conditions de nomadisme. Aux abris fragiles de leurs tentes, qu'ils montaient et repliaient fréquemment, avait succédé l'apparition de chariots bâchés, drôles de machines roulantes que l'on voyait défiler dans le paysage ou trôner au sein de leurs troupeaux. Dans les vallons ou en montagne, ces refuges ambulants montés sur quatre grandes roues à rayons, recouverts d'une protection en toile fixée sur des arceaux, leur permettaient de convoier avec eux, un poêle à bois. Par espièglerie ils désignaient l'endroit, comme le lieu le plus sûr pour rencontrer le diable en personne, car le moyen de chauffage pouvait cracher quelques escarbilles sur le plancher en bois du chariot sus-

ceptibles de donner à leur domicile roulant une vision concrète de l'enfer, en cas d'incendie.



Sheep wagon⁴

Il était devenu l'élément essentiel de résistance aux grands froids, diffusant sa chaleur lors des nuits glaciales de la mauvaise saison. Dans leur modeste nid, ils rangeaient toutes leurs réserves, leurs vêtements et mettaient leurs armes à l'abri. Le gibier tué en cours de route pouvait aussi y être cuisiné en un tour de main. Les provisions faites à la hâte au fil des localités traversées, dans les *hardware stores*, magasins généralistes où se côtoyaient pêle-mêle denrées et munitions, y étaient stockées. Un couchage complétait l'arrière du chariot dans lequel seule une personne pouvait

4. chariot bâché utilisé par les bergers américains.